

Edition : **11 Septembre 2025 P.28-33**
Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **396000**



Journaliste : **Hugo Lallier**
Nombre de mots : **1795**



Entretien avec...



Jean-Claude Kaufmann

« L'uniforme peut aider à jouer son rôle d'écolier »

À l'heure des expérimentations sur le port de l'uniforme à l'école, Jean-Claude Kaufmann, pionnier de la microsociologie, lui consacre son nouveau livre. Un vêtement à la croisée des deux fils rouges de son œuvre et de notre époque : le triomphe de l'individu et la création identitaire.

Propos recueillis par **Hugo Lallier**, photo **Delphine Blast** pour *Le Pèlerin*

Dans votre ouvrage, vous affirmez que l'uniforme scolaire bénéficie d'un consensus large, mais discret au sein de la population française. D'où vient cette conviction ?

Il suffit de regarder les enquêtes d'opinion : la majorité des Français se déclare favorable à l'uniforme. L'argument le plus souvent avancé en faveur d'une « tenue commune » est la simplicité : éviter les tensions matinales liées au choix des vêtements des adolescents. D'autres y voient un moyen de lutter contre la stigmatisation sociale et l'emprise des marques. Mais ce soutien reste discret, car, en France, l'uniforme est immédiatement politisé. On l'exprime sans l'afficher vraiment et sans justification profonde, de crainte notamment

d'être considéré comme rétrograde. Aujourd'hui, l'uniforme est, en effet, largement perçu comme une « lubie de droite », un symbole réactionnaire. En oubliant son histoire : il a été historiquement promu sur le territoire national par la gauche radicale, avant qu'elle ne s'en détourne.

Ailleurs, il n'est pas objet de débat ?

Non, et c'est frappant. Partout dans le monde, l'uniforme est perçu comme une évidence. Aux États-Unis ou au Canada, où il s'est développé depuis une vingtaine d'années, il symbolise l'unité et la fierté, sans provoquer de débat. En Grande-Bretagne, il fait partie intégrante de la culture scolaire depuis le XVI^e siècle.

L'Europe continentale, en réalité, constitue une exception. On continue souvent à y associer l'uniforme à un vestige du passé. Or, ce que l'on ignore encore davantage, c'est qu'il est bel et bien présent aujourd'hui partout dans le monde, et même dans nos écoles.

C'est-à-dire ?

Dans les Outre-mer, l'uniforme scolaire s'est largement imposé. En Nouvelle-Calédonie, les écoliers du primaire portent un polo unique. En Polynésie, la plupart des collèges l'ont réintroduit. Même évolution en Martinique et en Guadeloupe. Et tout cela sans directive nationale ni texte ministériel, mais par un mouvement venu du terrain. Il n'y a pas eu d'expérimentation pilotée d'en haut, mais un effet de contagion : un établissement influençant l'autre, les chefs d'établissement l'institutionnalisant peu à peu. Si l'uniforme progresse ainsi, c'est bien qu'il répond à un besoin réel.

Alors, pourquoi s'est-on détourné de la blouse longtemps portée en France métropolitaine ?

Il existe un malentendu autour des blouses. Bien qu'elles aient été largement répandues, elles relevaient d'initiales familiales destinées à protéger les vêtements civils des taches d'encre. Elles ne portaient aucune symbolique républicaine ou militaire, imposée par l'État. Elles ne constituaient donc en rien un uniforme scolaire. Peu à peu, elles ont disparu, jugées archaïques. La modernité devait aller de pair avec la liberté individuelle, en particulier pour les enfants, appelés à s'affirmer et à construire leur personnalité. Dans ce contexte, l'uniforme apparaissait comme une contrainte qui empêchait l'expression de soi. Ce mouvement d'affirmation de l'individu s'est amplifié depuis les années 1960, au point de constituer une véritable révolution anthropologique, sans

« À la maison, l'enfant dispose de sa liberté ; à l'école, l'uniforme rappelle qu'il appartient à un cadre précis. »

doute l'une des plus grandes qu'ait connue l'humanité. C'est ce que j'ai appelé l'utopie de la liberté individuelle. Elle repose sur une idée simple : je suis maître de ma vie, je peux m'inventer moi-même. Je peux choisir mon genre, décider si je veux être un homme ou une femme. Je peux choisir de faire des études, ou non. Tout devient matière à créer son identité.

Avec quelles conséquences ?

C'est une utopie extraordinaire, une émancipation inédite, mais aussi très déstabilisatrice... Regardons l'enfant à nouveau : autrefois, il n'avait presque pas droit à la parole, et les violences éducatives étaient courantes. Aujourd'hui, il est écouté, respecté, valorisé. C'est un progrès immense. Mais ne l'a-t-on pas transformé en mini-adulte, toujours prêt

Des écoliers portant la blouse lors de la rentrée des classes en 1951.



à dire « je », à s'opposer à ses parents, à contester ses professeurs ?

Diriez-vous qu'il existe une crise de l'autorité ?

Indéniablement. Les parents sont souvent désarmés, ils ne savent plus comment s'y prendre. Les enquêtes d'auto-évaluation régulièrement conduites sont très parlantes : la plupart des parents estiment être de moins bons parents qu'il y a trente ans. Et le plan sur lequel ils se jugent le plus sévèrement, c'est précisément celui de l'autorité. Autrefois, un conflit se réglait vite – parfois par une fessée, mauvaise solution, mais réponse immédiate. Aujourd'hui, les parents hésitent, craignent d'être trop durs, et se retrouvent dans un inconfort permanent. Ce flottement aboutit à ce que certains enfants grandissent en se sentant tout-puissants, parfois tyranniques, et deviennent des adultes fragiles, désorientés et malheureux.

N'est-il pas illusoire de croire que l'uniforme permettrait de rétablir l'ordre dans les familles comme dans les institutions scolaires ?

Il peut aider les élèves à entrer dans leur rôle d'écolier. Chez les plus jeunes, cela permet de favoriser l'investissement, même si c'est moins vrai chez les collégiens. À la maison, l'enfant dispose de sa liberté ; à l'école, l'uniforme rappelle qu'il appartient à un cadre précis. Il est plus à même, aussi, de développer l'effort, le don de soi, et l'empathie, grâce au sentiment d'appartenance à une communauté, un groupe.

Et cela suffit-il ?

Non, évidemment. L'uniforme n'est pas une solution miracle. Les enseignants rappellent avec justesse que la priorité est d'abord d'avoir un professeur dans chaque classe, et des conditions matérielles dignes. Il ne faut pas non plus oublier que l'uniforme peut aussi être instrumentalisé. On le voit en Russie, où Vladimir Poutine



L'uniforme scolaire est né au Royaume-Uni. Ici, des collégiens de l'école West London Free School.



SON ACTU

L'uniforme scolaire, vêtement archaïque ou instrument de modernité ?, Éd. Armand Colin, 208 p. ; 21,90 €.

en fait un symbole d'unité nationale face à un ennemi extérieur, dérive nationaliste inquiétante. Mais si une tenue commune n'est pas présentée comme la solution à tous nos problèmes, elle peut contribuer à redonner des repères. Et c'est ce dont notre société a le plus besoin.

Finalement, ce que vous soulignez, c'est moins le besoin d'uniforme que celui de repères collectifs...

Si l'on veut continuer à garantir les droits individuels et à favoriser l'émancipation, il est indispensable de fixer des repères, d'instaurer une régulation et d'assurer un accompagnement. Cela vaut pour l'éducation, pour la question du genre que j'évoquais plus tôt, mais aussi pour le débat public, où la modération disparaît peu à peu, notamment sur les réseaux sociaux. À 20 ans, en mai 1968, je pensais comme beaucoup qu'il fallait abolir toutes les règles et tous les interdits. Au terme de quatre décennies de travail sociologique, j'ai changé d'avis : on ne peut pas détruire toutes les institutions, sinon c'est la société qui s'effondre.

Dans cette société individualiste, sommes-nous réellement plus libres qu'avant ?

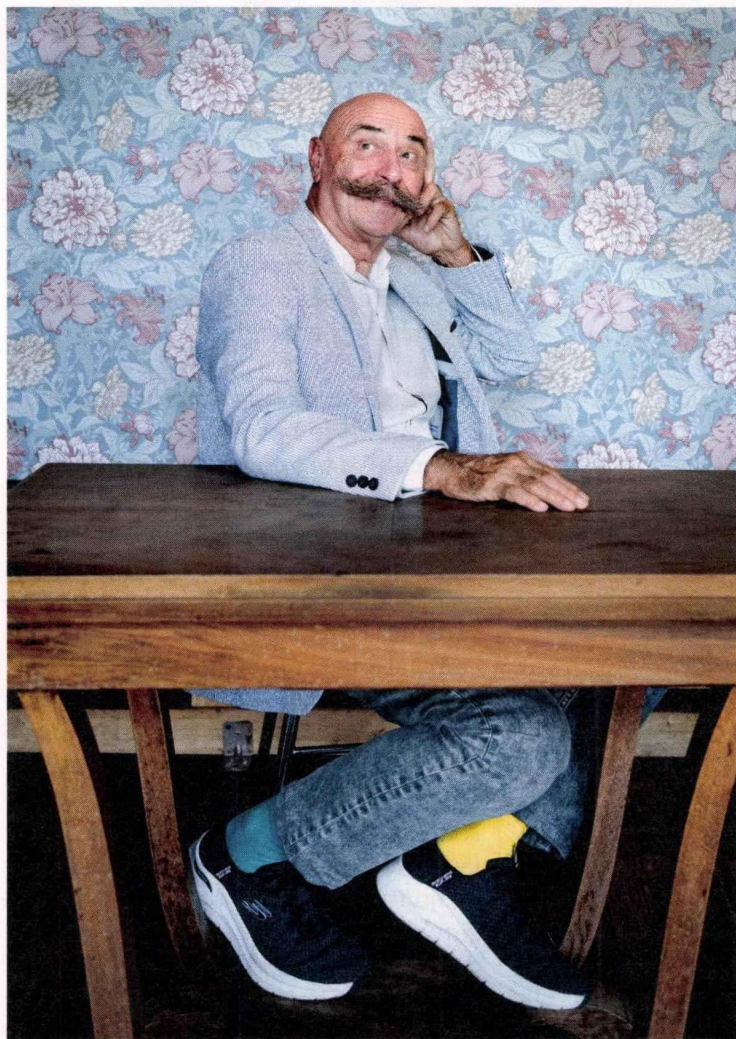
Eh bien non, et c'est tout le paradoxe. Depuis le Moyen Âge, nous n'avons jamais connu autant de normes que celles que nous nous imposons nous-mêmes. C'est l'une des conclusions d'une étude que j'ai publiée en 1995 sur les comportements des hommes et des femmes à la plage. Au début des années 1970, les femmes issues des milieux les plus aisés et diplômés commençaient à enlever le haut de leur maillot de bain. Ce geste partait d'une revendication

« Les détails, mêmes banals comme les chaussettes, révèlent les grandes logiques collectives. »

de liberté, mais je me suis rendu compte qu'il entraînait aussitôt de nouvelles règles, de nouvelles contraintes tacites, véhiculées par un regard, une remarque, une attitude. On voyait les hommes détourner les yeux, parler avec les femmes avec distance, les femmes elles-mêmes s'isoler entre elles. Tous ces micro-événements montraient clairement que, loin d'élargir la liberté des individus, ce type de conquête la reconfigurait, voire la restreignait.

Observer le quotidien, les objets, les microcomportements, est votre méthode depuis toujours. Qu'apporte cette étude des mœurs ?

Les détails révèlent les grandes logiques collectives. J'ai écrit sur les chaussettes, les sacs à main, ou encore le premier matin après une nuit d'amour. À travers ces micro-observations, je pense avoir détaillé les deux transformations les plus profondes de nos sociétés depuis les années 1950 : le règne de l'individu et celui de l'identité. Cette démarche permet d'explorer en profondeur ce que les gens pensent réellement, au plus intime. Elle aide aussi à capter ce qui s'exprime dans les profondeurs du pays, au-delà des discours officiels. L'exemple de la chaussette est particulièrement révélateur. Derrière son apparence banalité, elle s'impose comme un outil de distinction. Objet mineur jugé sans valeur, elle est pourtant un signe social, une marque d'appartenance à son milieu. Elle dit immédiatement à quelle classe on appartient ou à laquelle on aspire. Elle montre à quel point la société est encore très divisée sociologiquement. C'est, à



mes yeux, le rôle de l'intellectuel : rendre visibles ces mouvements de fond.

Sont-ils suffisamment pris en considération ?

Dans les milieux cultivés et diplômés, l'idée de progrès, d'émancipation individuelle et de modernité s'impose comme une évidence partagée. Cette vision paraît tellement aller de soi qu'on en oublie que, dans les classes populaires, le regard est souvent tout autre. Celles-ci ont tôt fait d'être qualifiées de réactionnaires, et leur position se voit réduite à une adhésion au Rassemblement national. Or, derrière ces réactions, se trouve autre chose : une demande de respect, une quête de repères. Et cela mérite d'être entendu. On enquête trop peu pour saisir ce qui s'exprime dans les profondeurs du pays, se contentant de disqualifier ces voix.

Vos livres sont écrits dans une langue claire, loin du jargon académique. Est-ce une volonté assumée de parler au plus grand nombre ?

J'essaie de les construire comme des récits. Ce n'est pas facile : j'ai des choses complexes à expliquer, des références à citer. Un livre de sociologie n'est pas un roman, mais je veux une écriture vivante. J'adore cet exercice, même s'il est contraignant. J'ai toujours considéré que le style académique dominant, à savoir on découpe en A, B, C, on classe, ne permet pas d'entraîner un public. Exposer des arguments, les fonder sur des références et des enquêtes solides et chercher à convaincre le lecteur, qu'il soit étudiant, citoyen ou prix Nobel : à mes yeux, écrire de façon lisible fait partie intégrante du travail scientifique. ■